

DICTÉE GEORGES BRASSENS LE ROBERT

Samedi 12 octobre 2019

Quintessence de chefs-d'œuvre

La pluie commençait à dégoutter sur le brisis des toits, quand, échappatoire inespérée, l'entrée du musée se profila sur la droite, bien en deçà du boulevard. Un remarquable condensé de tous les savoir-faire des artistes à travers les siècles y était exposé.

À l'entrée de chaque salle, des planches présentées comme des hors-textes et offertes comme tels aux visiteurs, balisaient le parcours, complétées, sous chaque tableau, par des cartouches ornés de lettrines dorées.

C'était un plaisir de flâner de-ci de-là devant les larges aplats (à-plats) exhaussant la couleur des Fauves ou des nabis, de goûter la finesse de camées ciselés, la grâce d'un rubis balais accentuant l'élégance de femmes chics, négligemment appuyées sur des accotoirs de fauteuils.

Au haut d'un escalier aux balustres parés d'entrelacs, se dévoilaient tour à tour l'effet vapoureux des sfumatos de Léonard de Vinci, des Vierges à l'Enfant où éclatait l'excellence des peintres du quattrocento toscan, la finesse des pietà, les clairs-obscur des Ecce homo des maîtres italiens, les mines rieuses de petits putti inspirés des Amours antiques.

Venise, la Sérénissime, source d'inspiration de maints esthètes, déployait toute son ambiguïté sous un voile évanescant recouvrant les ducs-d'albe de la lagune, tandis que, sur les quais, des carêmes-prenants donnaient à la scène une allure drolatique, voire bouffonne. Promesse de mirifiques et infinies délices, des tables débordaient de cuissots de cerfs, de pigeons bisets et de canards colverts, mitonnés par des maîtres-queux hauts en couleur.

« Il est temps qu'on conclue cette causerie », lança une femme, qui, s'étant imaginé s'exprimer in petto, devint toute honteuse et marrie d'avoir stoppé net le brouhaha émanant d'un groupe d'étrangers agglutiné(s) devant des sépias osées. Passé quelques secondes de stupeur, ne s'étant pas sentis concernés, ceux-ci reportèrent leur attention sur des pruniers myrobolans déployant arrogamment leurs pétales argentés dans un pré chamarré de cistes pourprés et de colchiques à peine teintés de rose. Le réalisme des tableaux était tel qu'on croyait ressentir les effluves subtils des arnicas délavées par le soleil ou des lauriers-tins qui rappelaient le bonheur ineffable de l'enfance.

Quoiqu'il restât quelques salles à parcourir, il fallait, quoi qu'il en soit, que la visite prît fin, les journées Brassens n'attendaient pas.

© Annie Le Saux